

j'ai parlé du point de vue pratique. J'exprimais, je crois, les sentiments de la population que je représente. La Conférence de San-Francisco fut entourée d'un certain éclat, mais cette grande réunion a eu ses aspects cachés, lesquels ne pouvaient manquer de paraître, tôt ou tard, au grand jour. Lorsque nous prendrons part à la future conférence de la paix, il ne faudra pas perdre de vue les réalités. Il faudra un jour affronter ces réalités, tel qu'on l'a fait à la conférence.

Hier soir, j'ai fait mention, brièvement, de l'attitude et de l'état d'esprit des délégués des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. Un mot maintenant de la France. Elle a assisté à la conférence en d'étranges circonstances. Elle n'avait pas participé à la conférence de Yalta et en avait été humiliée. Elle refusa également l'honneur d'être l'une des puissances invitantes. On avait cru un certain temps que la France pourrait devenir le chef des petites nations, mais elle n'a pas pensé que ce rôle lui conviendrait lorsqu'elle a considéré son passé glorieux et ses belles traditions. Eventuellement, l'excellent travail de ses délégués, particulièrement celui de M. Georges Bidault, lui a permis de gagner ce point. C'était un désir naturel et spontané que de vouloir assumer encore une fois le rôle de grande puissance que le prestige et l'influence de son passé justifiaient.

Ces questions surgiront sans doute à la prochaine conférence de la paix. Il y aura certes des discussions graves et critiques, comme je le disais hier soir. Cependant, il nous faudra faire face de nouveau à cette réalité, comme on l'a fait dans le cas des conférences passées. La France a essayé de rattraper son passé glorieux, qui semble fuir de plus en plus. Sa situation était à la fois pathétique et touchante. Elle avait encore présente à l'esprit la rebuffade, si je puis me servir de cette expression, qu'elle avait reçue de ses propres alliés au sujet de la question syrienne. Elle se rappelait toutes ces choses. Elle a sans doute augmenté son influence et gagné le point essentiel, soit l'admission immédiate aux conseils des cinq grandes puissances. Cela contribuera beaucoup au relèvement de la France, et c'est en ce moment l'une des grandes causes de la stabilisation politique de ce pays.

J'aimerais maintenant dire quelques mots de la Chine, ce grand pays qui est à peu près inconnu, et presque mythique dont la frontière varie considérablement, et dont la partie septentrionale est voisine de la grande république située au nord de son territoire. Il était facile de voir, après avoir lu attentivement les discours de M. Soong et de M. Koo, qu'ils étaient dans une certaine mesure favorables aux Soviets. Ils ont manœuvré de

[M. Bradette.]

façon rusée et habile entre les deux côtés à ce moment-là. La guerre contre le Japon n'était pas encore terminée. Elle avait besoin de l'aide des Etats-Unis; et ces messieurs ont obtenu une mesure raisonnable de succès.

Un mot sur la Russie. De toutes les nations représentées à la conférence de San-Francisco elle était la plus énigmatique. Ses délégués, parmi tous ceux qui y assistaient, ont insisté beaucoup trop—je parle franchement, parce que j'estime qu'il est bon de présenter les faits au Parlement comme on les a soumis à la conférence—sur la force, la puissance et le pouvoir, et pas assez sur la justice, le traitement humanitaire et les rapports pacifiques. On a accordé trop d'attention à la sécurité comme telle au détriment de la justice. Le principe préconisé par l'Union soviétique et qui devint le thème de la conférence, portait que la force et la puissance justifient le pouvoir de l'autorité. La conférence, à vrai dire, perpétuait la grande alliance des Nations Unies.

Je ne parle pas dans un esprit de critique. La Russie a adopté une attitude tout à fait originale. Elle ne semble pas convaincue—ce qui est peut-être en sa faveur et à l'avenir pourrait s'avérer à l'avantage de l'univers—que les anciennes subtilités de ce qu'on appelle la "diplomatie d'autrefois" sont choses du passé. On insiste peut-être trop là-dessus. Toutefois, il nous faut envisager la situation comme la Russie l'a comprise. Lorsque nous parlons de la Russie et de la Chine, rappelons-nous que quelques jours avant la défaite du Japon, les puissances de l'Ouest furent peut-être étonnées de la participation de la Russie à la guerre contre cet ennemi. Pourquoi? Parce que nous nous imaginions que la Russie irait peut-être trop loin étant donné la tension des rapports entre Chiang-kai-shek et les provinces du nord-est de la Chine, où règne le communisme. Nous craignons que Staline et la Russie ne fissent le jeu des communistes chinois en profitant de l'occasion pour s'agrandir aux dépens de la Chine. La répudiation presque complète du communisme en Chine par M. Staline ou les républiques soviétiques est l'un des événements les plus nobles et les plus réconfortants dont nous ayons été témoins depuis le début de la guerre. La Russie a donné carte blanche à Chiang-kai-shek en Chine. Nous craignons que la puissante armée russe occupât la Mandchourie et une partie de la Chine, ce qui lui aurait permis d'avancer beaucoup plus rapidement que les alliés, et d'y rester en permanence. Jamais, toutefois, il n'en fut question. A ce moment-là, les Russes ont déclaré qu'ils ne cherchaient pas à agrandir leur territoire aux dépens de la Chine, et depuis deux jours se déroule le magni-